

XYZ. La revue de la nouvelle



Les vacances

Bertrand Bergeron

Numéro 27, automne–août 1991

Les mesures du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1991). Les vacances. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 19–21.

LES VACANCES

BERTRAND BERGERON

Je n'ai pas à décrire Kennebunk Port, encore moins à en vanter les charmes et mérites, étant donné que la plupart des Québécois y ont fait au moins un rapide crochet, pour vérifier et, en certaines circonstances, placer dans une conversation : « Oui, nous aussi nous y sommes passés, un moment seulement car c'était le Sud, le vrai qui nous intéressait, vous comprenez. » Non, je n'ai pas à présenter l'endroit. Et le fait que, de temps en temps, y réside quelque déclencheur de guerre n'enlève rien à la splendeur des plages, à la limpidité d'une eau si froide qu'elle fait presque turquoise, ainsi qu'à la majesté tranquille et discrète de propriétés richissimes camouflées derrière des écrans d'arbres géants avec vue sur la mer.

Seulement voilà : tous les plaisanciers n'ont pas les moyens de se payer en devises américaines un cottage avec vue sur l'océan. Restent encore des gens comme nous — *classe moyenne*, mais c'est là une expression dont le sens m'échappe de plus en plus —, ceux qui entretiennent une véritable passion pour les choses simples, le camping, l'odeur d'un bon feu, de la guimauve au-dessus ou dans la braise, c'est selon, après les délices du hibachi, avant un sommeil plus hâtif à cause du grand air. Nous aimons le camping, mon amie, mon fils et moi. Par contre, l'opacité toute relative de la toile sous laquelle nous dormons nous amène à redécouvrir un plaisir que tous trois avons oublié, celui de voir se lever le soleil sur Kennebunk Port, ou plutôt sur les grands arbres du camping particulièrement éloigné de la plage.

Bref, nous nous reposons énormément, nous sommes plus calmes qu'à la ville, Jean et Ginette s'entendent presque bien. Mais

il y a un *hic*. Je fais allusion au repas du soir — nous avons vite renoncé à le prendre dans un restaurant: nous appartenons à la classe moyenne et ce luxe aurait considérablement écourté notre séjour.

Par conséquent, le repas du soir, nous le prenons devant le hibachi, et c'est là le *hic*. Car il faut chaque jour songer aux victuailles, la glacière rendant impensable une seule épicerie aux deux jours.

Kennebunk Port est une petite ville côtière merveilleuse, différente de la plupart des endroits du genre grouillant de baigneurs bruyants. Et ce paradis de villégiature a jugé bon de situer son camping — le seul de l'endroit, afin sans doute d'éviter d'être envahi par un achalandage à revenu douteux — à une extrémité de la ville, mais loin dans les terres, un lieu discret, tranquille, à l'abri du mugissement des vagues se brisant contre rocs et sables.

De plus, Kennebunk Port n'a pas semé son centre-ville d'épiceries ou autres lieux de victuailles qui auraient gâché, par leur prosaïsme même, le pittoresque de cette rue tout en boutiques et en restaurants. Non! Si bien que la seule épicerie un peu fournie et à prix abordables se trouve à l'autre extrémité de la ville, loin du centre, un endroit discret auquel mène un long sentier boisé qu'on songera un jour à asphalté.

Quand on prend le repas du soir au camping et que, pour ce faire, on doit se procurer chaque jour la nourriture, il faut traverser le centre-ville, c'est-à-dire emprunter la rue principale, la seule qui donne accès au pont indispensable au trajet. Et cette rue principale, à quelque heure de la journée, c'est un bouchon! Mais, dira-t-on, est-ce bien là un problème quand on s'y pointe en vacancier? N'empêche que ce trajet, une heure pour l'aller, une heure pour le retour, c'est autant d'empiété sur la baignade et le bronzage.

Fort heureusement, Ginette et Jean ont eu cette idée, la même et du même souffle: consulter la carte régionale — non pas celle qu'on propose aux touristes, mais plutôt l'autre carte, celle qu'on trouve, discrètement rangée sur une tablette basse, dans un établissement quasi réservé aux résidents permanents. C'est là, sur

cette carte, qu'ils l'ont découverte: une petite route, un simple trajet en pointillé, ce qui laisse supposer que, cette fois encore, on ne s'est pas livré à un abus d'asphalte. Il fallait y penser!

Alors Ginette et Jean, assis côte à côte sur la banquette arrière, se sont livrés à cette tâche délicate qui consiste à diriger le pilote, sorte d'individu-machine fixé au volant et qui, apparemment, se trouve si préoccupé par des manœuvres délicates que personne ne s'embarrasse de lui expliquer les motifs des ordres qu'on lui donne.

— À droite, la prochaine fourche, un virage en épingle, serré je te préviens, puis tout de suite sur la gauche, après vas-y, fonce, c'est en ligne droite sur deux kilomètres!

— T'occupe pas, c'est tout droit, on a trouvé, on peut éviter le centre-ville, je te jure, dis-le-lui, Jean, moi, il ne me croit jamais, une véritable incapable à ses yeux quand il est question de lire une carte!

— Mais si, papa, Ginette a raison, donne-toi de la vitesse car on indique une montée raide avant le pont.

— Ça doit être un vieux pont, pour qu'ils le représentent de cette manière.

— Tu ne roules pas assez vite! Si tu attends trop, le moteur va chauffer dans la montée, on sera cuits, fonce, un vieux pont je te dis, et qui mène, c'est certain, à la petite route de l'épicerie, dis-lui d'accélérer, moi, il ne me croit jamais!

— Vas-y, papa, le pont se trouve juste après la montée.

Et ma foi, ils avaient raison: un vieux pont qui surplombe la rivière, mais plus à l'ouest par rapport au bouchon du centre-ville, une voie beaucoup plus rapide, un pont qui vient tout juste après la montée, immédiatement après, quand on a bien pris son élan pour éviter au moteur de chauffer et que, sur la lancée, on comprend pourquoi sur la carte on l'a représenté différemment, un vieux pont sans doute charmant à une certaine époque, dont il reste encore les pilônes presque intacts, mais les pilônes seulement, plus la moindre trace de tablier, et une voie bien plus directe vers le turquoise d'un bras de rivière, trente mètres au-dessous. **XYZ**